

Melaveh malka de l'ADE

Recueil des interventions de Rav Y. Gronstein

Année 5779

Les huit derniers versets de la Torah.....	page 2
Comment Avraham, Yits'hak et Ya'akov sont devenus les Avot	page 9
70 et 60 myriades.....	page 15
Gestation du peuple.....	page 20
Sefer Habrit	page 26

« Les huit derniers versets de la Torah »

3 novembre 2018 - מוצש"ק פרשת חיי שרה -

לע"נ

Rivka Guittel bat Avraham (rabbanit Wolbe) ע"ה

Yits'hak ben Shimon Halevi (Marcel Bloch) ע"ה

Gilberte Perle bat Esther ע"ה

A la fin de parashat *Haazinou*, Hashem dit à Moshé Rabbenou :

« Monte sur cette montagne de Avarim, le mont Nebo, qui est dans le pays de Moav, face à Jéricho, et vois le pays de Kena'an que Je donne aux enfants d'Israël en héritage. Puis meurs sur la montagne où tu montes, et rejoins ton peuple. Comme Aharon ton frère est mort sur le mont Hor et a rejoint son peuple. Parce que vous M'avez offensé parmi les Bné Israël, aux eaux de la querelle de Kadesh, dans le désert de Tsin, vous ne M'avez pas sanctifié parmi les Bné Israël. C'est à distance que tu verras le pays, tu n'y entreras pas, dans ce pays que Je donne aux enfants d'Israël. »

Moshé Rabbenou reçoit l'ordre de mourir. Hashem ne lui demande pas de se suicider, mais d'entreprendre un processus dans lequel il sera d'accord pour mourir comme Hashem le veut ; c'est comme une construction de sa propre mort.

Nous allons parler ce soir d'un objet très particulier, le Sefer Torah. Il est écrit suivant des règles précises, en utilisant des matériaux spécifiques.

Comme vous le savez, la Torah comporte cinq livres. Le dernier, *Devarim*, a un statut à part ; c'est essentiellement le testament de Moshé Rabbenou.

La Torah dit sur elle-même :

תורה צוה לנו משה מורשה קהלת יעקב

« Moshé nous a ordonné la Torah, héritage pour l'assemblée de Ya'akov. »

C'est étonnant. Dans toutes les berakhot qui précèdent l'accomplissement d'une mitsva, nous proclamons au contraire que les mitsvot ont été ordonnées par Hashem ! Et pourtant, dès qu'un enfant sait parler, on doit lui enseigner ce verset, ceci est rapporté dans la halakha. La Guemara souligne le tort énorme que l'on cause à l'enfant si on ne le fait pas.

A la fin de sa vie, Moshé Rabbenou a écrit un Sefer Torah, et il a voulu le confier aux Leviim. Il y a eu une levée de bouclier des autres tribus, chacune voulait avoir le sien. Moshé a donc fini par en écrire treize : un Sefer pour chaque tribu et un Sefer qui a été placé dans le *aron hakodesh*. C'est ce Sefer qui servira de référence pour écrire tous les autres. Par ailleurs, le Roi doit écrire un Sefer Torah qui l'accompagne partout, en plus de celui qu'il écrit à titre personnel.

Un Sefer Torah, pour mériter son nom, doit être complet ; s'il manque une seule lettre, cela suffit à l'invalider.

La Torah a donné à chacun la mitsva d'écrire un Sefer Torah. Aujourd'hui, on peut s'acquitter de cette obligation en achetant des livres d'étude.

Quelle est la source de cette mitsva ? La Guemara dit qu'on l'apprend du verset :

ועתה כתבו לכם את השירה הזאת

« Et maintenant, écrivez pour vous ce chant. »

La *shira*, le chant dont on parle ici, est la *shira* de *Haazinou*. C'est un passage de la Torah. Comment déduit-on la mitsva d'écrire le Sefer Torah tout entier ? En général, on explique ainsi : il est interdit d'écrire une partie seulement de la Torah, donc vu que le verset nous enjoint d'écrire la *shira*, il n'y a pas d'autre solution que d'écrire le Sefer Torah dans son intégralité. Pourtant, la Torah prescrit par ailleurs d'écrire les parashiot que l'on place dans les tefillin et dans les mezouzot, et c'est bien ce que nous faisons. Pourquoi est-ce différent ici ?

Rav Moshé Feinstein donne la réponse suivante : lorsque la Torah nous demande d'écrire la *shira* de *Haazinou*, il est précisé qu'elle doit servir de témoignage. Or si nous écrivions la *shira* toute seule, elle ne pourrait jouer ce rôle. En effet, la *shira* parle de décrets punitifs que l'on encourt si l'on s'écarte du chemin prescrit par Hashem ; mais sans le reste de la Torah, on ne sait pas quel est ce chemin de vérité. Donc la *shira* n'a pas de sens si on l'isole de la Torah dans son ensemble.

Sans la Torah, on peut se tromper, et même commettre les actes les plus répréhensibles tout en étant persuadé que l'on est un tsadik ou une tsadeket. L'idolâtrie, dit Rambam, a commencé par une erreur humaine au temps d'Enoch. C'était déjà le cas avec Adam et 'Hava, ils ont jugé la partie trop facile et se sont dit : plutôt que de n'avoir à lutter que contre une tentation extérieure, essayons de résister à une tentation qui se serait introduite à l'intérieur. Et ils ont échoué.

Une mise en garde est pourtant formulée dans la Torah, nous ne devons rien ajouter aux mitsvot prescrites par Hashem. Curieusement, fait remarquer Rav Feinstein, le texte rappelle juste après la faute commise par les Bné Israël à Ba'al Peor. Ils ont cru bien faire en agissant avec mépris à l'égard des idoles, or la manifestation de ce mépris était justement la manière de les servir ! Sans l'étude de la Torah, on peut faire fausse route au point de sanctifier la *avoda zara* sans le vouloir. Donc la *shira* de *Haazinou* ne peut servir de témoignage que si l'on connaît la Torah toute entière, c'est ce que dit Rav Moshé Feinstein.

Le Netsiv de Volozhyn, dans son *Ha'emek Davar*, dit ainsi. Dans toute la Torah, Hashem parlait par la bouche de Moshé, qui écrivait ensuite. L'écriture est donc venue après la parole. Pourquoi est-ce formulé au pluriel : כתבו, « écrivez » ? Ramban dit que cela se rapporte à Moshé et à Yehoshoua. Mais c'est seulement Moshé qui écrivait ! Il faut donc entendre une double injonction : Moshé doit écrire la *shira* de *Haazinou* et chaque Juif doit écrire un Sefer Torah entier. Cette explication pose difficulté pour plusieurs raisons. On a donc une mitsva, tout le monde est d'accord, mais la source n'est pas si claire.

Voyons à présent les huit derniers versets de la Torah.

וימת שם משה עבד ה' בארץ מואב על פי ה'

« Moshé est mort là-bas, serviteur d'Hashem, dans le pays de Moav, par la bouche d'Hashem. »

C'est un baiser divin qui le fait mourir.

ויקבר אתו בגי בארץ מואב מול בית פעור ולא ידע איש את קברתו עד היום הזה

« Il l'a enterré dans la vallée, dans le pays de Moav, en face de Beth Peor, et personne ne sait où il est enterré jusqu'à ce jour. »

ומשה בן מאה ועשרים שנה במתו לא כהתה עינו ולא נס לחה

« Moshé était âgé de cent-vingt ans à sa mort, son œil n'avait pas faibli et sa vigueur ne l'avait pas quitté. »

Hazal précisent : même après la mort, Moshé avait encore tous les signes de vitalité. Mais si c'est ainsi, est-ce qu'il est mort ou non ? On ne sait pas bien.

ויבכו בני ישראל את משה בערבת מואב שלשים יום ויתמו ימי בכי אבל משה

« Les Bné Israël ont pleuré Moshé dans les plaines de Moav pendant trente jours, la période du deuil de Moshé s'est achevée. »

ויהושע בן נון מלא רוח חכמה כי סמך משה את ידיו וישמעו אליו בני ישראל ויעשו כאשר צוה ה' את משה

« Et Yehoshoua fils de Noun était plein d'esprit de sagesse car Moshé avait imposé ses mains sur lui, les Bné Israël l'écoutèrent et firent comme Hashem l'avait ordonné à Moshé. »

La Torah va faire ensuite l'éloge de Moshé.

ולא קם נביא עוד בישראל כמשה אשר ידעו ה' פנים אל פנים

« Plus jamais ne se lèvera en Israël un prophète comme Moshé, qu'Hashem a connu face à face. »

לכל האתות והמופתים אשר שלחו ה' לעשות בארץ מצרים לפרעה ולכל עבדיו ולכל ארצו

« Pour tous les signes et les prodiges qu'Hashem l'a envoyé accomplir en Egypte, contre Pharaon, ses serviteurs et tout son pays. »

ולכל היד החזקה ולכל המורא הגדול אשר עשה משה לעיני כל ישראל

« Et pour toute la main puissante et toute la grande terreur que Moshé a accomplie aux yeux de tout Israël. »

Ainsi s'achève la Torah.

Ces huit derniers versets posent un énorme problème. Si toute la Torah a été écrite par Moshé Rabbenou, comment a-t-il pu écrire qu'il était mort ? C'est la question que pose la Guemara.

Le Gaon de Vilna rapporte la Guemara dans *Baba Batra* ; il y a un avis d'après lequel ces huit versets ont été écrits par Yehoshoua. Donc Moshé n'aurait pas écrit toute la Torah ! C'est difficile à concevoir, puisqu'un Sefer Torah auquel il manque une seule lettre n'est pas valable.

Suivant un autre avis, Moshé a bien écrit ces versets qui relatent sa propre mort ; il les a écrits avec ses larmes. Moshé aurait donc écrit en pleurant, בדמעה. Pourquoi se serait-il mis à pleurer ? Il avait cent-vingt ans, il savait qu'il allait mourir, ce n'était pas une surprise pour lui. Et cela ne répond pas à notre interrogation : comment est-il possible que Moshé écrive un mensonge, qu'il écrive « Moshé est mort » alors qu'il est bien vivant ? On répond : il l'a écrit, mais en pleurant ; cela ne résout pas la difficulté !

Les deux opinions sont incompréhensibles, dit le Gaon de Vilna, avant de conclure : « les deux sont les paroles du D. vivant ». Les deux avis ne sont pas réellement en opposition. Tout d'abord, pourquoi poser la question uniquement sur les huit derniers versets de la Torah ? Toute la Torah, dit le Gaon, était écrite deux mille ans avant la création du monde. A ce moment-là, il n'y avait ni cieux, ni terre, ni tout ce qu'elle contient. Tous les événements relatés dans la Torah n'avaient pas encore eu lieu ; donc au moment où Hashem a écrit la Torah, c'était un tissu de mensonges !

Le Gaon poursuit : comme l'explique Ramban, toute la Torah est composée de différentes combinaisons du Nom divin qui sont illisibles pour l'homme. En regardant cette Torah, Hashem a créé le monde, puis a donné la Torah aux Bné Israël, Il leur a prescrit des mitsvot à accomplir (dans l'espace et dans le temps). Les lettres de la Torah ont été réorganisées pour qu'elles soient intelligibles, qu'elles disent à l'homme comment accomplir les mitsvot. Tandis que les secrets de la Torah ont été donnés à ceux que l'on appelle les יודעי הן, les kabbalistes si vous voulez. Cela ne s'enseigne pas au grand public, on donne uniquement les têtes de chapitres à ceux qui sont capables de comprendre et de développer.

Alors, dit le Gaon, on peut comprendre la Guemara. Un Sefer Torah auquel il manque une seule lettre n'est pas valide ; d'un autre côté, Moshé Rabbenou ne pouvait pas écrire un mensonge. En fait, Moshé Rabbenou a répété chaque parole que prononçait Hashem pour dévoiler les mitsvot qui s'y trouvent et la manière de les accomplir, avant d'écrire. Pour les huit derniers versets, il ne pouvait pas écrire en clair (« Moshé est mort ») ; il n'était pas non plus possible que Yehoshoua prenne la relève, le Sefer Torah n'aurait pas été complet. Moshé a donc écrit, mais pas en clair. Le mot דמעה qui signifie « larmes » évoque également la confusion d'une suite de lettres inintelligibles. On le voit ainsi dans le verset (*Shemot*, 22, 28) : מלאתך ודמעך לא תאחר :

Moshé a écrit ces huit derniers versets dans leur version initiale, faite de combinaisons de Noms divins. C'est ce que l'on appelle דמע, un mélange. Il n'a pas écrit en clair, on ne pouvait pas lire « Moshé est mort ». Après sa mort, Yehoshoua a traduit ces huit derniers versets en un langage compréhensible pour les non-initiés. Donc les deux opinions de la Guemara se complètent !

En d'autres endroits, le Gaon cite Ramban : כל פסוק שלא פסק משה אנו לא פסקינן ליה, nous ne disons pas un verset qui n'a pas été écrit par Moshé. En effet, les lettres et les mots sont à deux niveaux différents. Au niveau le plus bas, on a affaire à des mots. Mais dans le monde d'en haut, ils ne sont pas écrits sous la forme de mots. La Torah a servi de plan à la création du monde ; par la suite, elle descend pour être donnée aux Bné Israël. Ces huit versets n'étaient pas encore arrivés à leur état complet, ils sont donc restés plus longtemps dans l'état antérieur, l'état où ils se trouvaient dans le monde d'en haut.

Tel est l'enseignement du Gaon de Vilna.

Voyons maintenant ce que dit Rav Yossef Dov Soloveitchik de Boston à ce sujet.

Quand on dit que Moshé Rabbenou répétait avant d'écrire, il semble que ce soit la halakha, c'est ainsi que l'on doit procéder. Mais même d'après cette version, dit Rav Soloveitchik, il est possible que ce ne soit pas le premier sens de ce texte. Hakadosh Baroukh Hou a donné à Moshé Rabbenou une *nevoua*, une prophétie. Je rappelle que la prophétie de Moshé Rabbenou, c'est la Torah. Il n'y aura jamais de prophète comme Moshé Rabbenou, car il n'y aura pas une deuxième Torah. La prophétie de Moshé est d'un genre particulier, incomparable. Immédiatement, Moshé Rabbenou retransmettait aux Bné Israël ce qu'Hashem lui avait dit, et ensuite il l'a écrit dans un Sefer. En fait, tant que Moshé ne l'avait pas dite, ce n'était pas une prophétie ; cela n'a pas la *kedousha* d'une *nevoua*, donc cela ne peut constituer un Sefer Torah.

Sur le passouk ועתה כתבו לכם את השירה הזאת (« et maintenant, écrivez pour vous ce chant »), le Netsiv dit : dans toute la Torah, Moshé parlait aux Bné Israël avant d'écrire ; mais pour la *shira* de *Haazinou* il a écrit d'abord, et ensuite l'a dite aux Bné Israël. Les *sofrim* aujourd'hui ont l'habitude de prononcer les versets avant de les écrire ; c'est une *'houmra*, il n'y a pas d'obligation stricte.

Rambam enseigne ainsi dans les *Hilkhot Tefila* (13, 6) :

שמונה פסוקים שבסוף התורה מותר לקרות אותם בבית הכנסת בפחות מעשרה אף על פי שהכל תורה היא ומשה מפי הגבורה אמרם הואיל ומשמען שהם אחר מיתת משה הרי נשתנו ולפיכך מותר ליחיד לקרות אותן

« Les huit derniers versets de la Torah, il est permis de les lire à la synagogue même si l'on n'est pas dix ; bien qu'ils fassent partie intégrante de la Torah et qu'ils aient été dits par Moshé sous la dictée d'Hashem, comme leur sens les situe après la mort de Moshé, ils ont un statut différent et c'est pourquoi un particulier peut les lire. »

On peut donc lire ces huit derniers versets dans le Sefer Torah même si l'on n'est pas dix, contrairement à tout le reste de la Torah !

Quand Moshé Rabbenou a écrit les huit derniers versets, ce qu'il a écrit n'était pas vrai (puisque Moshé n'était pas mort) donc ils n'avaient pas encore la *kedousha* du Sefer Torah. Comme ils n'ont pas été rendus *kadosh* par l'écriture de Moshé, Rambam pense que la halakha concernant la lecture de ces versets n'est pas la même que pour le reste du Sefer Torah.

Rav Soloveitchik explique ainsi : משה כותב בדמעה, « Moshé écrit avec ses larmes ». Pourquoi pleure-t-il maintenant ? Chacun d'entre nous est destiné à mourir, et Moshé Rabbenou savait depuis longtemps qu'il mourrait en dehors d'Erets Israël. Rav Soloveitchik cite le Gaon, mais indique : צריך עיון, ce que dit le Gaon demande à être approfondi. Il me semble, dit-il, que Moshé a pleuré parce qu'il a compris qu'il était en train d'écrire des versets auxquels il ne pourrait pas donner la *kedousha*. Il a pleuré parce qu'il ne pouvait pas finir le Sefer Torah, donner la *kedousha* à l'ensemble. Par la suite, ces versets sont devenus vrais ; donc pour nous, ils sont saints comme tous les autres. Mais cela s'est fait après coup. Quand Moshé les a écrits, leur sainteté était sous condition que cela devienne vrai.

On peut poser la question : il y a de nombreuses promesses, de nombreuses prophéties qui sont écrites dans la Torah à un moment où elles ne se sont pas réalisées. Mais la différence est que ces promesses ont été écrites au futur ; elles n'ont pas été écrites comme ayant déjà eu lieu. Tandis que la mort de Moshé est rapportée au passé.

D'après la proposition de Rav Soloveitchik, le דמעה est pris à la lettre : Moshé pleure vraiment, il pleure de ne pouvoir aller au bout (il ne peut donner la *kedousha* à l'ensemble du Sefer Torah).



Rav Yossef Dov Soloveitchik (1903 - 1993)

Le Gaon rapporte : יש אומרים לא מת משה, certains disent que Moshé n'est pas mort. En effet, il est écrit וימת שם משה, « Moshé est mort là-bas ». Et lorsque Moshé est monté recevoir la Torah, il est écrit ויהי שם עם ה' ארבעים יום וארבעים לילה, « Moshé fut là-bas avec Hashem, quarante jours et quarante nuits ». On retrouve le mot שם / *sham*, « là-bas ». Et la Guemara dans le traité *Sota* fait le rapprochement : de même qu'au Sinaï il se tenait debout et servait Hashem, ici aussi après « sa mort » il se tenait debout et servait Hashem. Le Gaon dit que les lettres du mot וימת (« il est mort ») sont les initiales de : והוא יושב משמש תמיד, « il était assis et servait toujours ». Pourquoi cette idée d'être assis, alors qu'au Sinaï Moshé était debout ? La Guemara dans le traité *Meguilá* enseigne que les choses douces, faciles, on peut les apprendre debout ; et pour les choses plus difficiles, il faut s'asseoir. Quand Moshé reçoit la Torah, il est debout, c'était encore « facile » ; mais quand il doit écrire qu'il est mort, il s'assied.

Le Gaon donne la source : sur quoi se basent ceux qui disent qu'il n'est pas mort ? Il y a un Midrash d'après lequel on trouve environ 52 occurrences des mots והמלך דוד, « le Roi David ». Mais quand David était à l'article de la mort, il est écrit : ויקרבו ימי דוד למות, « les jours de David approchèrent de leur terme ». Le mot « roi » n'apparaît pas car il n'y a plus de pouvoir le jour de la mort, c'est un verset de Kohelet (אין שלטון ביום המות). On n'est pas roi quand on meurt. Or pour Moshé, qu'est-il dit ? וימת שם משה עבד ה', « Moshé est mort là-bas, serviteur d'Hashem ». A ce moment-là, il est qualifié de serviteur d'Hashem, c'est le titre le plus élevé qui lui ait été attribué. Il était le plus vivant possible au moment de sa mort. C'est pour cela, explique le Gaon, que certains considèrent que Moshé n'est pas mort.

« Comment Avraham, Yits'hak et Ya'akov sont devenus les Avot »

מוצש"ק פרשת וישלח - 24 novembre 2018

לע"נ

ע"ה Myriam bat Xenia

La Guemara dans le traité *Berakhot* enseigne : « אין קורין אבות אלא לשלשה », « il n'y a que trois personnes qui sont appelées 'Avot'. » Rashi précise que ceci vient exclure les shevatim, les tribus ; c'est-à-dire les fils de Ya'akov qui sont les pères des tribus. Les Avot désignent les pères du Klal Israël dans sa totalité, il n'y a pas de Avot à l'échelle des tribus.

Les Avot marquent un nouveau commencement de l'humanité. On va jusqu'à dire qu'Avraham, Yits'hak et Ya'akov réparent les fautes d'Adam. Les 'Hakhamim ont mis en rapport de très grands événements vécus par leurs descendants avec des détails de la vie des Avot.

Avant les Avot, on voit bien qu'il y a des géants dans la Torah : Adam Harishon, Noa'h, Shem. Ils se sont approchés du Créateur, surtout par le côté *'hessed*, générosité, dans la mesure où cette générosité est à l'image de celle du Créateur. Mais il leur a manqué une dimension. Dans Pirké Avot, *'Hagal* disent : « חביבין ישראל שנקראו בנים למקום », les Bné Israël sont chers car ils sont appelés *banim*, enfants d'Hashem (c'est un verset dans le livre de *Devarim*). La Guemara *Taanit* rapporte que dans une situation très difficile, les 'Hakhamim ont prié chacun à la place de l'officiant, sans succès ; jusqu'à ce que Rabbi Akiva introduise la formulation « אבינו מלכנו / *avinou malkenou*, « notre père, notre roi ». Il a mis אבינו en premier, et il a été exaucé. Il n'est pas du tout évident de s'adresser à Hashem comme à un père. Rabbi Akiva a compris qu'il fallait procéder ainsi, et c'est ce que les Avot ont essayé de faire.

Avraham a commencé, mais comment son fils Yits'hak peut-il devenir un Av ? Et comment son petit-fils Ya'akov peut-il devenir un Av à son tour ?

Toujours dans les Pirké Avot, *'Hagal* enseignent que Hakadosh Baroukh Hou a cinq *kinyanim*, cinq acquisitions dans le monde. L'une d'entre elles est Avraham. En effet, Shem déclare après la bataille remportée contre les rois : « ברוך אברם לא-ל עליון קנה שמים וארץ », « béni soit Avram par le D. tout puissant qui acquiert les cieux et la terre. » C'est ce *kinyan* qui fait que les actions des Avot ont un tel impact sur nous.

Avraham rompt complètement avec son père. On le comprend (puisque Térah était idolâtre), c'est un commencement. Pour Yits'hak et Ya'akov, ce qui fait d'eux des Avot, c'est la capacité d'aller à l'encontre de leur *mida* innée (le *din* pour Yits'hak et le *emet* pour Ya'akov). Leur travail, ce qui leur permet d'être Av, consiste à prendre leur *mida* innée et à la transformer en *mida* acquise. Il y a passage de l'inné à l'acquis, on va voir comment.

Avraham Avinou est synonyme de '*hessed*, de générosité ; pourtant, il va devoir renvoyer Hagar et Yishmaël son fils. Il le fait parce que Sarah le lui a demandé, elle savait par prophétie ce qui allait se passer avec Yishmaël à l'avenir. A ce moment-là, Avraham ne le sait pas, il se fait violence pour écouter ce que lui dit Sarah. De même, toute sa vie, Avraham Avinou a lutté contre les sacrifices humains. Et voici qu'Hashem lui demande de ligoter son fils sur l'autel ! Son '*hessed* était une *mida* innée, comment va-t-il pouvoir la transformer en *mida* acquise ? Il va devoir faire le contraire, aller à l'encontre de sa disposition naturelle et la maîtriser ; cela devient alors une *mida* construite, qu'il a façonnée littéralement.

Yits'hak Avinou est caractérisé par le *din*, la rigueur. Habituellement, on demande à Hashem de nous accorder son aide. Mais quelqu'un vivant sous le signe de la *midat hadin* cherche à réussir sans aide extérieure, par ses mérites propres ; et s'il faut en passer par des épreuves, cette personne est prête à les assumer. Yits'hak aime Essav, dit la Torah. Extérieurement, Essav se présente à son père comme un tsadik (il revêtait des habits royaux pour accomplir la mitsva de *kiboud av vaem*). Yits'hak veut lui accorder une berakha – qui sera elle-aussi à l'extérieur – mais il ne sait pas que toute trace de bien a disparu de Essav. L'épreuve de Yits'hak Avinou consiste à passer par-dessus sa *midat hadin* pour en faire une *midat hadin* acquise. Il va devoir bénir Ya'akov, qui est un tsadik à l'intérieur, amplifier sa *kedousha*, ce qui est contraire à la *midat hadin*. Cela va donc se passer sans qu'il le sache. Mais ensuite, quand Essav arrive, Yits'hak confirme la berakha qu'il a donnée à Ya'akov (גם ברוך יהיה), il est capable de dire : ce n'est pas ce que je voulais, mais qu'il soit béni. Yits'hak est donc passé d'une *mida* innée à une *mida* acquise (pour laquelle il peut y avoir des exceptions).

La caractéristique des Avot, c'est d'être *baroukh*, amplifié. C'est-à-dire servir Hashem autrement qu'auparavant, en renouvelant ou en ajoutant quelque chose. Quand Hashem lui dit *lekh lekha*, Avraham s'en va de Haran en laissant sur place son vieux père. Cela n'apparaît pas dans le texte, mais Rashi vend la mèche (il le prouve à partir d'un décompte précis des années). Avraham doit marquer une rupture radicale par rapport à Térah, cela doit se faire de son vivant.

Ya'akov Avinou a pour *mida* le *emet*, la vérité. Mais il doit mentir à son père ! Bien sûr, c'est sur ordre de sa mère. Par *roua'h hakodesh*, Rivka sait qui est Essav (tout comme Sarah savait qui était Yishmaël).

On dit encore que les Avot sont la *merkava*, le fameux chariot divin, c'est-à-dire le support du divin dans le monde. Nos Maîtres enseignent que pour devenir le support de la Présence divine dans le monde, l'homme doit s'écraser entièrement. Cela implique de sa part une annulation pour faire la volonté d'Hashem.

Le travail attendu de Ya'akov, au retour de chez Lavan, consiste à vaincre Essav. Ce n'est pas d'une guerre dont il s'agit ; Ya'akov doit vivre en paix avec Essav, mais en restant à distance, sans subir son influence. Après avoir été rattrapé par Lavan qui le poursuit, Ya'akov demande à ses fils de ramasser des pierres pour faire une table sur laquelle il va manger avec Lavan. Dans le texte, ils sont appelés « ses frères » et non « ses fils », pour nous signifier qu'il n'y a pas ici l'ordre d'un père à ses enfants, mais un enseignement : il faut rechercher la paix, même avec une crapule comme Lavan. Chercher à obtenir la paix, c'est ce que Ya'akov fait avec Lavan, et ensuite avec Essav. Ce qui ne l'empêche pas de décliner l'offre de son frère qui propose de faire le chemin avec lui.

Avant sa rencontre avec Essav, Ya'akov a caché Dina, il craignait en effet que Essav ne veuille l'épouser. Dina est l'unique fille de Léa. Quand celle-ci était enceinte de son septième enfant, elle a prié pour que ce soit une fille, et le garçon qu'elle attendait est né chez sa sœur Ra'hel, il s'agit de Yossef. Donc Yossef et Dina sont très liés, c'est la version masculine et féminine de la même chose. Juste après la naissance de Yossef, Ya'akov a décidé de rentrer ; il savait qu'il pouvait désormais affronter Essav. Yossef était un enfant, ce n'est pas lui qui allait faire la guerre, mais Ya'akov savait que Yossef avait les moyens de vaincre Essav. Donc Dina aussi ! Et si Essav avait épousé Dina, elle aurait pu semble-t-il l'amener à faire teshouva. C'était l'idée de Yits'hak Avinou quand il a donné les berakhot à Essav, il souhaitait faire en sorte que Ya'akov et Essav travaillent ensemble. Ce sont plus que des jumeaux : à la naissance, Ya'akov tenait le talon de Essav. Ils forment une seule entité, un peu comme chacun d'entre nous avec son *yetser hatov* et son *yetser hara'*. Yits'hak espérait que Ya'akov et Essav se partageraient le monde, pas chacun de son côté mais en travaillant ensemble. Essav, l'homme de terrain, pourrait gérer le matériel, et Ya'akov se consacrerait à l'étude dans les tentes : tel était le projet de Yits'hak, car il ne savait pas qui était Essav. Extérieurement, Essav avait l'air d'un tsadik, il donnait le change à son père. Mais cela ne pouvait pas fonctionner car Essav ne le voulait pas.

Si Essav avait fait teshouva, cela aurait donné une direction bicéphale, ce que Rabbi Akiva avait essayé de faire avec Bar Kokhva. Celui-ci était chef de guerre, pas talmid 'hakham. Rabbi Akiva s'est dit que Bar Kokhva serait le Mashia'h, le Roi, et prendrait conseil auprès de lui. La Torah aurait donc été associée à la royauté. Cela a fonctionné au début ; puis, comme c'était à craindre, Bar Kokhva a voulu tout gérer seul, et cela s'est fini en tragédie à Betar.

Ya'akov a fait tout ce qu'il fallait, mais s'est trompé en cachant Dina.

D. change le nom d'Avram en Avraham ; et le nom Avram disparaît. Yits'hak n'a pas changé de nom. Ya'akov va acquérir un deuxième nom, Israël, mais on n'élimine pas le nom Ya'akov. Donc les Avot ont trois formes de relation avec les noms. Le nom est révélateur du travail qui est à faire. Yits'hak ne change pas de nom, c'est aussi le seul des trois qui a une seule femme.

Comment faire pour devenir un Av, c'est-à-dire se distinguer de son père, sans pour autant couper avec son père ?

Yits'hak va faire un peu le même travail que son père, mais avec la *midat hadin*. Il a trente-sept ans au moment de la 'akeda, quand son père le ligote sur l'autel ; Avraham agit sur l'ordre d'Hashem, donc Yits'hak s'écrase complètement. Mais par la suite, il aura sa propre trajectoire.

Le seul à avoir le mot « Av » (père) dans son nom, c'est Avraham. Il est aussi le seul à ne pas être Av du seul Klal Israël. Avraham Avinou va devenir אב המון גוים / *Av hamon goyim*, le père d'une multitude de nations. Avraham est un transmetteur de valeurs, il est un associé d'Hashem, comme on le voit à propos de la destruction de Sedom (Avraham négocie pour que la ville soit épargnée ; il n'obtient pas gain de cause, mais on voit qu'Hashem l'a informé de son projet pour qu'il intercède en faveur de Sedom). Le mariage d'Avraham est un peu étrange. Térah avait trois fils : il y a Avraham et Na'hor, avec au milieu Haran, un personnage qui ne savait pas très bien où il était. Avraham et Na'hor ont épousé des filles de Haran, pour assurer une descendance à leur frère (on ne comprend pas très bien puisque Haran avait déjà un fils, qui s'appelle Loth). Sarah est épousée pour assurer une descendance au frère d'Avraham, c'est comme si elle n'était pas épousée pour elle-même. Ensuite, Avraham va lui devoir deux fois la vie, elle se met en danger chez Pharaon puis chez Avimelekh pour que son mari soit épargné (Ramban est très sévère à l'égard d'Avraham à ce sujet). Cette Sarah qu'Avraham a épousée, elle est plus grande que lui en prophétie. Donc Avraham va être obligé de se soumettre à Sarah. A la 'akeda, il va se soumettre à Hashem directement, avec l'aide de son fils Yist'hak (il fallait bien que celui-ci soit d'accord : il avait trente-sept ans, Avraham ne pouvait pas le contraindre).

Après la 'akeda, Avraham va vivre une vie de *Av hamon goyim*, il ne semble plus avoir de contact avec le nouvel Av, Yits'hak. Il épouse Ketoura, il y a discussion pour savoir s'il s'agit de Hagar ou non. Le *Keli Yakar* pense que Ketoura c'est Hagar, mais Hagar qui a fait teshouva. Le nom Ketoura évoque la *ketoret*, l'encens, qui correspond au korban le plus élevé. Dire qu'elle s'appelle Ketoura, c'est exprimer qu'elle est parfaite, ce n'est possible que si elle a fait teshouva. Sforno dit que les enfants de Ketoura mentionnés à la fin de parashat 'Hayé Sarah ne sont pas les enfants d'Avraham ; d'après Sforno, Hagar avait des fils qu'elle a élevés dans la maison d'Avraham. C'est une autre façon d'être père : ils sont élevés suivant les principes fixés par Avraham dans sa maison.

Yits'hak ne change pas de nom, il a une seule femme, sa vie est gouvernée par la *midat hadin*. Après la 'akeda, il passe du temps à la yeshiva de Shem et de Ever. C'est une yeshiva où l'on apprend comment se comporter en exil, au contact des nations. Yits'hak accepte un *shidoukh* conclu par Eliezer. Mais avant d'épouser Rivka, il lui fait passer une épreuve : il l'installe dans la tente de sa mère et observe ce qui se passe. Cette jeune femme a une conduite telle que tout ce qui se manifestait d'extraordinaire dans la tente de Sarah va se reproduire pour elle. A ce moment-là, il l'a aimée et décide de l'épouser. Rivka est stérile, c'est la seule des Imahot qui n'envisage pas de recourir à une servante. On sait que l'homme a la mitsva d'avoir des enfants, pas la femme ; pourtant, Yits'hak ne prie pas pour lui, il prie pour elle. Pourquoi ? C'est toujours en lien avec la *midat hadin*. Il n'y a pas d'aide extérieure à rechercher pour un tsadik intérieur tel que Yits'hak ; il fait ce qu'il a à faire, mais ne prie pas pour obtenir quelque chose.

Il y a un Midrash d'après lequel Rivka savait qu'elle devait produire les douze shevatim, les douze tribus. A priori, il devait y avoir deux Avot, Avraham et Yits'hak, et ensuite les douze shevatim. Au début de parashat *Toldot*, Rivka est enceinte ; il se produit un phénomène que personne ne sait lui expliquer : quand elle passe devant la yeshiva de Shem et de Ever, l'enfant qu'elle porte veut sortir, il est attiré par la Torah. Et quand elle passe devant un temple d'idolâtrie, l'enfant est aussi attiré ! Rivka n'est pas d'accord. Elle dit : je n'ai pas de mitsva d'avoir un enfant, par conséquent je ne veux pas d'un enfant à 50 / 50. Elle sait qu'elle va avoir douze enfants et refuse qu'ils suivent ce modèle. Yits'hak n'a pas le choix, lui a une mitsva. Mais Rivka n'accepte pas cette situation et va la transformer : elle veut mettre toute la partie positive des douze tribus d'un côté et toute la partie négative d'un autre côté, cela va donner Ya'akov et Essav. Au lieu de laisser à chaque tribu le soin de choisir les 50% du bon côté, Rivka fait ce travail en amont et remet à la génération suivante – à ses nièces – le soin de produire la multiplication par douze. C'est donc Rivka qui a fabriqué le troisième Av ; sans sa décision, il n'aurait pas eu de raison d'être. Rivka est probablement la femme la plus puissante de l'histoire.

Rivka est dépositaire d'une prophétie que Yits'hak n'a pas. Elle entend par *roua'h hakodesh* que Essav a le projet de tuer Ya'akov et décide de le mettre à l'abri chez Lavan, son frère. Mais pour cela, elle veut l'aval de Yits'hak et lui dit que si Ya'akov épouse une Cananéenne, elle n'aura plus envie de vivre. Yits'hak accepte, il se fait manipuler !

Ya'akov est celui auquel on va ajouter un nom, Israël. Il est l'autre moitié de Essav. Grâce au subterfuge de Rivka, Yits'hak donne les berakhot à Ya'akov ; le Gaon de Vilna dit que si elles étaient parvenues à Essav, le Klal Israël n'aurait pas existé. Ya'akov arrive chez Lavan sans aucune possession, il a été entièrement dépouillé par Eliphaz (le fils de Ya'akov). C'est ce qui va l'obliger à travailler pour Lavan. Plus tard, quand Ya'akov a cru perdre Yossef, il s'est dit qu'il avait tout raté puisqu'il n'avait pas les douze tribus. En réalité, Yossef était déjà candidat pour prendre la place de Ya'akov. Il pensait que les frères n'étaient pas à la hauteur et que lui serait porteur de douze fils.

Donc Yossef se disait que la multiplication par douze se ferait par lui, qu'il était le troisième Patriarche. Ce n'est pas ce qui s'est passé, même si Yossef a donné naissance à deux tribus, Ephraïm et Menashé (les seules qui descendent à la fois de Ra'hel et de Léa : leur père Yossef est le fils de Ra'hel, et leur mère Osnath est la fille de Dina, elle-même fille de Léa).

Dans sa famille, Ya'akov semble passif : il n'épouse pas celle qu'il veut ; ce sont les femmes qui nomment les enfants ; elles s'arrangent entre elles à propos des mandragores ; Reouven se mêle de son intimité ; avant de retourner chez son père, il demande l'accord de Ra'hel et Léa ; Shimon et Lévi conduisent leur opération à Shekhem sans lui demander son avis... La tâche de Ya'akov consiste bien à résider dans les tentes ; mais il devait aussi résoudre le problème de la relation avec Essav et Lavan, gérer cette confrontation avec eux selon le Beth Hamidrash. Etudier, puis appliquer l'étude aux relations avec Essav et Lavan. Quand il en a fini avec Essav, Ya'akov a souhaité avoir la שלווה, la paix, comme son père. Mais Yossef lui est enlevé !

C'est Ya'akov qui envoie Yossef prendre des nouvelles de ses frères, il le met en danger puisque les frères haïssent Yossef. Tout ceci fait partie du plan divin pour que les Bné Israël descendent en Egypte et que s'accomplisse ce qui avait été annoncé à Avraham au *brit ben habetarim*.

Finalement, ce qui caractérise les Avot, c'est leur rapport aux femmes. Il y a chez eux des failles que les femmes vont réparer, ce que n'a pas fait 'Hava avec Adam. Ya'akov prend conseil auprès de ses femmes, il prend ses fils pour des frères. Il fait craquer la famille, si l'on peut s'exprimer ainsi, il invente un nouveau mode de relation dans la famille. Mais sa relation particulière avec Yossef va déranger.

La force de Yossef est dans le rapport à Essav ; il a la capacité de gérer les affaires avec les non-Juifs. Lors de l'épisode du veau d'or, c'est l'emblème de Yossef, le taureau, qui est sorti. Les Bné Israël ont proclamé : tu nous as fait sortir d'Egypte. C'est Yossef qui nous y a fait descendre, on voit ici que tout le but de la descente était la sortie. Il fallait que nous sortions d'Egypte, mais pour en sortir il fallait y aller. Donc celui qui nous y a fait descendre a initié le processus de sortie. Yossef se situe entre les Avot et les shevatim ; il est à la fois le fils de Ya'akov et le père de deux shevatim.

« 70 et 60 myriades »

מוצש"ק פרשת ויגש - 15 décembre 2018

On va parler ce soir d'une migration. Elle est causée par une famine, comme cela s'était passé quand Avraham Avinou avait dû partir pour l'Égypte. A l'époque, Sarah avait été enlevée par Pharaon, qui l'avait ensuite dédommagée en lui offrant la province de Goshen.

A cause de la famine qui sévit dans la région, les fils de Ya'akov vont acheter du blé en Égypte et ont affaire à un roi étrange – il s'agit de Yossef – qui leur pose toutes sortes de questions, les accuse d'être des espions, formule des exigences puis fait en sorte que ces migrants s'installent dans le pays, précisément à Goshen. Tout va bien jusqu'au jour où intervient un changement politique : l'Égypte s'oppose désormais aux migrants, y compris à ceux qui sont déjà installés. Ces derniers se révoltent et vont s'en aller – c'est ce que nous appelons la sortie d'Égypte – dans le but de retourner dans le pays de Kena'an.

Quand Ya'akov descend en Égypte avec ses enfants, il y a 70 personnes. A la sortie, ils seront 60 myriades, c'est-à-dire 600 000 personnes. On assiste donc à une explosion démographique.

Le nombre de 70 appartient fondamentalement à la descente en Égypte (la *galout*). Et le nombre de 60 myriades appartient au processus de sortie d'Égypte (la *guéoula*).

La première occurrence du nombre 70 correspond aux 70 peuples qui émergent lorsque les hommes sont dispersés après l'épisode de la tour de Babel. Auparavant, ils étaient unis et parlaient une seule langue. Le constructeur en chef de la tour de Babel, c'était Nimrod. Les historiens – qui l'appellent Sargon – attestent qu'il avait autorisé une seule langue dans son royaume, il s'agit d'après eux de l'akkadien (dans notre tradition, c'est le *lashon hakodesh*).

Il y a un passouk dans parashat *Haazinou* qui dit (à propos d'Hashem) :

בהנחל עליון גוים בהפרידו בני אדם יצב גבלת עמים למספר בני ישראל

« Lorsqu'Il a fait hériter les nations, lorsqu'Il a séparé les gens, Il a fixé des limites pour les peuples en fonction du nombre des enfants d'Israël. »

Rashi explique :

כשהנחיל הקב"ה למכעיסיו את חלק נחלתם הציפם ושטפם

« Quand Hakadosh Baroukh Hou a donné leur part d'héritage à ceux qui se révoltaient contre Lui, Il les a submergés et les a noyés. »

Le commentaire de Rashi s'appuie sur le *Sifri*, un Midrash Halakha très ancien. En fait, Rashi n'en a cité qu'une petite partie. Voyons le *Sifri* dans son intégralité :

עד שלא בא אברהם אבינו כבר היה המקום דן את העולם כאכזרי. חטאו אנשי דור המבול - הציפם בזיקים על פני המים. חטאו אנשי מגדל - פזרם מסוף העולם ועד סופו. חטאו סדומים - שטפם באש וגפרית. אבל משבא אברהם אבינו לעולם זכה לקבל יסורים ממשמשין ובאים כענין שנאמר ויהי רעב בארץ וירד אברם מצרימה. וא"ת מפני מה יסורים באים מפני חבתן של ישראל : יצב גבולות עמים למספר בני ישראל

Jusqu'à ce que vienne Avraham Avinou, le monde était jugé par Hashem de façon cruelle. Lorsque les gens de la génération du déluge ont fauté, Il les a noyés. Lorsque les gens de la tour de Babel ont fauté, Il les a dispersés d'une extrémité de la terre à une autre. Lorsque les gens de Sedom ont fauté, Il les a submergés sous une pluie de feu et de soufre. Mais à partir d'Avraham Avinou, le monde a changé. Hashem lui a donné le choix : si tes descendants fautent, choisis-tu pour eux le *guéhinom* (la destruction) ou l'exil ? Avraham a choisi l'exil. Cela a commencé directement avec lui, quand la famine l'a obligé à quitter la terre de Kena'an pour l'Egypte.

D'après ce *Sifri*, Avraham Avinou a accepté la souffrance comme réparation des fautes, c'était une nouveauté.

La dispersion des gens de la tour de Babel va jouer un rôle important pour les Bné Israël. Le processus de construction du Klal Israël a un symétrique parmi les peuples, suivant le principe זה לעומת זה. La dispersion des peuples prépare le processus qui correspond par symétrie à la construction du Klal Israël.

Chaque peuple est caractérisé par une *mida*, une qualité ou un défaut. Ceci permet au Klal Israël de voir ce qu'il advient quand on valorise une certaine *mida* et qu'on se construit autour. Ayant cette connaissance, le Klal Israël peut résister à la tentation de cette *mida*. Les différents peuples sont donc là pour aider le Klal Israël à remplir son rôle.

Cela semble étonnant, le monde entier serait au service du Klal Israël ? C'est pourtant vrai d'une certaine manière. Quand D. a créé le monde, il a confié une certaine tâche à Adam et à 'Hava, qui n'ont pas réussi à l'accomplir. Cette tâche a été répartie sur toute l'humanité, mais elle n'a pas non plus été à la hauteur. A un certain moment, tous les hommes se sont rassemblés et ont parlé cette langue unique. A Rosh Hashana et à Yom Kippour, nous prions pour que l'humanité entière se réunisse afin de servir Hashem (ויעשו כולם אגודה אחת). L'unité des hommes a déjà eu lieu, à la tour de Babel, mais c'était pour faire le mal. Hashem est donc intervenu dans l'Histoire, Il a dispersé les peuples.

La notion de collectivité a un volet qui s'appelle le *minyán* : dix personnes forment ce que l'on peut déjà appeler le Klal Israël. Quelle est la première occurrence d'un groupe de dix personnes ? Au retour des explorateurs, ils sont dix à témoigner qu'il est impossible d'entrer en Erets Israël, ce qui entraîne un désastre : le peuple refuse de continuer. Le sursis que Moshé Rabbenou avait négocié avec Hashem après le veau d'or est annulé, tous les hommes qui étaient adultes à la sortie d'Egypte vont mourir dans le désert (sauf Yehoshoua et Kaleyv). Ils avaient

assisté aux dix plaies et à l'ouverture de la Mer Rouge avant de recevoir la Torah au Sinaï... mais ils sont condamnés et ne pourront pas entrer en Erets Israël. Tout cela, à cause de ce groupe ! Cette notion de *minyān* apparaît d'abord dans le négatif, avant d'exister dans le positif.

Dans certains cas, les Bné Israël vont devoir vivre au sein d'un peuple dont la *mida* paraît attrayante. En Allemagne par exemple, les Juifs étaient fascinés par la culture du pays, au point de considérer que la philosophie allemande était en tous points conforme à la Torah ; il suffit de voir ce qu'écrivait à ce sujet Hermann Cohen.

Quand Adam et 'Hava ont fauté, D. leur a fait des vêtements de peau, כתנות עור / *kotnot 'or*. Dans les écrits du Gaon de Vilna (כתבי הגר"א), il est rapporté qu'avant la faute, cela s'écrivait כתנות אור / *kotnot or* avec un *alef* au lieu du 'ayin : des vêtements de lumière ! Ce changement – de la lumière à la peau – s'est terminé avec la dispersion de l'humanité qui intervient à la tour de Babel. Il a fallu tout ce temps pour que les vêtements de peau remplacent les vêtements de lumière. Jusque-là, il subsistait une trace de la situation d'avant la faute d'Adam Harishon. Quelle était cette trace ? C'était justement la langue unique, qui faisait référence à la puissance de l'unité. Tout ceci a disparu, mais ce n'est pas définitif : le Gaon ajoute qu'à la fin des temps, on reviendra aux vêtements de lumière et tous les peuples parleront une langue unique car ils seront entraînés par le יהוד הגמור, l'unité absolue.

'Hazzal disent que Ya'akov a la forme (le דמות) d'Adam Harishon. La faute d'Adam Harishon a créé un processus qui s'appelle 'orla. Suivant l'explication du *Sfat Emet*, c'est de la poussière sans vie. L'homme est créé à partir de poussière, mais sans le souffle divin, il ne vit pas. La conséquence de la faute d'Adam, c'est que l'homme est devenu mortel et c'est aussi la 'orla, la fermeture à la vie qui marque l'entrée dans le processus de *galout* égyptien. Donc l'exil est en germe dès la faute d'Adam Harishon ! Pourquoi en Egypte ? Parce qu'à l'échelle de la totalité du monde, l'Egypte symbolise justement la 'orla. Les 'Hakhamim, quand ils parlent de la *she'hita* du korban Pessa'h accomplie par les Bné Israël en Egypte, disent qu'il s'agit d'une brisure de la 'orla au-dessus de Knesset Israël. La sortie d'Egypte a commencé par éliminer cette mort qui était tombée sur les Bné Israël. Aussi grande soit-elle, la civilisation égyptienne représente la négation de toutes les valeurs de la Torah, c'est donc une forme de mort.

Rambam écrit dans *Hilkhot Avoda Zara* que sous le joug égyptien, les Bné Israël avaient quasiment tout oublié de l'enseignement d'Avraham. Le korban Pessa'h a marqué un nouveau commencement, tout comme la brit mila pour Avraham Avinou. En agissant, il est possible de sortir du déterminisme astral. Avram ne pouvait pas avoir d'enfant, mais Avraham en aura – après le changement de nom et la brit mila.

Les Bné Israël, pour sortir d'Egypte, ont dû accomplir la brit mila puis le korban Pessa'h ; ce sont les deux seules mitsvot positives pour lesquelles on encourt la peine de *karet* si on ne les fait pas. On le comprend bien : ne pas sortir d'Egypte est synonyme de mort.

L’Egypte, explique le Gaon, constitue le niveau le plus élevé de la *טומאה*, la dégénérescence absolue. On sait que le *‘hessed* est à la base de la création du monde ; ce n’est pas une *mida* comme une autre, mais *אבי אבות הקדושה*. Par son *‘hessed*, Avraham a construit un peuple capable de reconnaître Hashem. La destruction de la création, c’est-à-dire le retour à la poussière, constitue l’exact symétrique du *‘hessed*, c’est *אבי אבות הטומאה*. La recherche effrénée des jouissances de ce monde caractérise l’Egypte ; l’homme peut s’y enfoncer dans le mal au point d’oublier d’où il vient.

A cause de la faute d’Adam Harishon, certaines parties de l’être humain ne pourront donner leur pleine mesure. Le travail de réparation qui doit être effectué jusqu’à la venue de Mashia’h bénéficie à l’humanité toute entière. Si les nations le savaient, elles nous aideraient ! Ce n’est qu’à la fin de temps qu’elles comprendront et s’investiront en ce sens.

L’Egypte est appelée *ערות הארץ*, le pays qui représente une faille sur terre. L’exil en Egypte présente une difficulté spécifique, à cause de l’échec d’Adam Harishon. Après avoir fauté, il a décidé de se séparer de ‘Hava pendant 130 ans. Il y a donc des gouttes de semence qui ne sont pas arrivées là où elles auraient dû arriver. La souffrance de Ya’akov, qui descend en Egypte justement à l’âge de 130 ans, provient de ce qu’il doit réparer la faute d’Adam Harishon (c’est le *Ari Zal* qui fait remarquer l’équivalence du nombre des années). Quand Pharaon lui demande son âge, Ya’akov répond : « les années de ma vie ont été peu nombreuses et mauvaises ». En effet, il n’a jamais été en situation de faire ce qu’il voulait : il n’a pas pu rester chez lui car Essav voulait le tuer ; il a dû travailler pour Lavan car Eliphaz l’avait dépouillé ; il a choisi une femme mais Lavan l’a trompé et lui a fait épouser sa sœur ; ce n’est même pas lui qui a nommé ses enfants ; etc.

La goutte de semence est le début de la formation de l’homme, c’est le point d’intériorité de la forme humaine. Hashem a formé l’homme avec sagesse, comme nous le disons chaque matin : *אשר יצר את האדם בחכמה*. Cette sagesse se trouve dans la force du *‘hessed* qui permet de créer un nouveau monde, une nouvelle génération. La sagesse est là, mais cachée dans les profondeurs.

Nous avons parlé jusqu’à présent des 70. Voyons maintenant ce qu’il en est des 60 myriades. Dans l’hébreu de la Torah, le plus grand nombre est *אלף* / *elef*, 1 000. Le mot *רבוא* / *ribo*, que l’on traduit par myriade, est construit sur la racine *רב* / *rav* qui veut dire « beaucoup » (il peut être redoublé en *רבבה* / *revava*). Dans la Guemara *Berakhot*, quand sont enseignées les formulations possibles du *zimoun* en fonction du nombre de participants, la myriade est évaluée à 10 000. C’est une évaluation par rapport à cette halakha, cela ne signifie pas que la myriade soit égale à 10 000. Une myriade ne désigne pas un nombre précis, mais une multitude au-delà d’un nombre nommable comme tel. En fait, cela commence déjà avec le 10, qui constitue un ensemble : il n’appartient pas aux unités. Quand on arrive à 10, on entre dans un autre monde. Cet au-delà du nombre qui existe dans le 10 correspond à la notion de *minyan*.

Hashem a formé l'homme avec sagesse, cela signifie qu'il est formé au-dessus des lois de la nature. Après toutes les souffrances endurées en Egypte, les Bné Israël sont prêts pour que se dévoile par eux une nouvelle façon de gouverner le monde, au-dessus du système de la nature initié à la Création. Les miracles qu'ils ont vus témoignent de ce nouveau mode de fonctionnement. Mais la sortie d'Egypte proprement dite, la Torah n'en dit rien. Des millions de personnes se mettent en marche et quittent un pays dont personne n'était jamais sorti, il est impossible d'en dire quoi que ce soit ! On peut imaginer que cette sortie se passe hors du temps, mais on n'en a aucune idée. En fait, le problème n'est pas de savoir comment cela s'est passé. Ce qui compte, c'est que nous sommes nés – en tant que peuple – à cet instant. Après tout, la naissance d'un enfant est aussi une énigme ; on ne sait pas comment cela fonctionne, on ne maîtrise pas le processus (même s'il est possible de l'accélérer). Nous ne sommes pas nés en Erets Israël, mais en Egypte ; c'est notre mère patrie. D'après certains, nous avons l'interdit de retourner en Egypte parce que cela s'apparenterait justement à un inceste.

A la sortie d'Egypte, les changements de l'ordre naturel du monde ont été opérés par l'intermédiaire de Moshé Rabbenou, qui représente le point intérieur d'Adam. Son problème n'était pas de réparer la faute d'Adam, il était au-dessus de cela. Pour sortir d'Egypte, il fallait revenir à la pureté du début de l'homme. Au buisson ardent, Hashem dit à Moshé : la preuve que vous allez sortir, c'est que vous viendrez servir D. sur cette montagne. C'est ce qui s'est passé, tout ce qui les séparait d'Hashem s'est alors effacé.

'Hazzal disent que les Bné Israël étaient déjà presque libérés, puisqu'ils ne travaillaient plus pendant les dix plaies. Mais Moshé a exigé de Pharaon qu'il les déclare formellement libres.

Ibn Ezra pose la question : quand les Egyptiens ont poursuivi les Bné Israël et les ont rattrapés devant la Mer Rouge, comment se fait-il qu'ils aient pris peur ? Les Bné Israël étaient bien plus nombreux, ils auraient pu se battre et vaincre l'armée de Pharaon ! Ibn Ezra répond que dans leur tête, ils étaient encore esclaves et voyaient les Egyptiens comme leurs maîtres. Plus encore : dans leur tête, le ciel était égyptien, ils n'étaient sortis qu'avec leur corps. L'idolâtrie égyptienne était d'une richesse telle que les Bné Israël étaient encore sous son emprise ; il a fallu qu'Hashem ouvre le ciel pour leur montrer qu'il ne s'y trouvait rien de tout ce que les Egyptiens prétendaient.

C'est la source des vêtements de lumière qui reviendront à la fin des temps. La libération ultime sera d'un tout autre ordre que la sortie d'Egypte, elle marquera la fin de l'Histoire. Nous sommes toujours dans l'exil d'Edom qui présente la particularité d'être multiforme (il y a eu la chrétienté, les communistes...). Certains demandent à quoi la sortie d'Egypte a servi si c'est pour se retrouver à nouveau en *galout*. J'essaierai d'en parler la prochaine fois.

« Gestation du peuple »

מוצש"ק פרשת וארא - 5 janvier 2019

Pour la *refoua shelema* de Michèle Malka Djoar bat Dona
Pour la *refoua shelema* de Raphaël Gaon Makhoulouf ben Mezala Fanny
Le'elouy nishmat Armand ben Aharon ע"ה qui est *niftar* ce shabbat

Ce shiour est un peu la continuation du précédent. On a vu la dernière fois un *Sifri* étonnant, d'après lequel jusqu'à l'arrivée d'Avraham, Hashem gouvernait le monde de manière cruelle : ainsi, la génération du déluge a fauté et a été détruite ; la génération de la tour de Bavel a fauté et a été dispersée ; les gens de Sedom ont fauté et ont été éliminés. Avec Avraham, tout change, on va voir pourquoi. La mort ne viendra plus systématiquement comme conséquence d'une conduite qui n'est pas acceptable, il pourra y avoir autre chose.

Nous allons parler ce soir de l'exil en Egypte, de l'esclavage et des souffrances puis de la sortie d'Egypte.

Rav Yerou'ham Leibowitz enseigne que l'exil doit être considéré de la manière suivante. Hashem nous a chassés de Sa proximité ; nous devons vivre au milieu de peuples dont la conduite ne correspond pas en général à ce qu'Hashem attend de l'humanité. C'est seulement si nous restons à part, séparés des nations, que la *guéoula* sera possible quand Hashem décidera de nous rapprocher à nouveau de Lui.

Il y a 400 ans d'exil qui sont réduits à 210 ans en Egypte. On peut se demander à quoi cet exil a servi, et si l'on pouvait en faire l'économie. Le *Leshem* (Rav Shlomo Eliashiv, le dernier grand maître kabbaliste de l'école du Gaon de Vilna) dit que l'on aurait pu en faire l'économie. L'exil en Egypte n'était pas nécessaire, mais Hashem voulait absolument manifester que la façon dont Il gouverne le Klal Israël est למעלה מן הטבע, cela n'obéit pas aux lois de la nature ni même aux lois d'une forme de justice : on sait bien que les Bné Israël ne méritaient pas de sortir d'Egypte, néanmoins ils sont sortis car Hashem les a inclus dans un projet.

Il y a quatre exils : Bavel, les Mèdes et les Perses, la Grèce puis Edom, l'exil dans lequel nous nous trouvons encore.

Quand Hakadosh Baroukh Hou a annoncé à Moshé qu'il allait délivrer les Bné Israël, Moshé a demandé de quelle manière il devrait Le présenter. Hashem a répondu א-ה-י-ה אשר א-ה-י-ה, « Je serai ce que Je serai ». C'est-à-dire : de même que Je suis avec eux dans cet exil, Je serai avec eux dans les quatre exils qui vont suivre. Moshé a protesté : comment leur annoncer qu'ils vont encore souffrir par la suite ? Hashem lui dit alors א-ה-י-ה, « Je serai ».

Moshé Rabbenou ne voulait pas de ces quatre exils. Il dit à Hashem : au lieu d'opérer un miracle pour faire sortir les Bné Israël d'Égypte avant l'échéance prévue, aide-les plutôt à supporter l'exil égyptien jusqu'à son terme, de sorte qu'il n'y ait pas besoin d'exils ultérieurs. Moshé n'a pas eu gain de cause, on ne sait pas vraiment pourquoi.

Qui donc est en exil ? Nous ne serons un peuple qu'au Sinaï ; avant, c'est un rassemblement de personnes (bien que l'on trouve parfois l'expression עַם בְּנֵי יִשְׂרָאֵל, « le peuple des enfants d'Israël »). Dans parashat *Vaye'hi*, la mort de Ya'akov Avinou génère chez les Bné Israël détresse, angoisse, fermeture des yeux, fermeture du cœur, vulnérabilité, faiblesse. Au début de parashat *Shemot* figure une énumération des noms de grands personnages. Après cette liste, on entre dans l'anonymat. Même les parents de Moshé n'ont pas de nom : « un homme de la maison de Levi alla et prit une fille de Levi ». Le texte dit que les Bné Israël se sont multipliés et ont pullulé (*vayishretsou* / וַיִּשְׂרְצוּ), ce verbe désigne une croissance extraordinaire mais également une fécondité reptilienne. Il est étrange que la Torah parle d'hommes ainsi, cela semble indiquer une dégradation spirituelle.

Quel est le but de l'exil ? En première approximation, il s'agit de garder les qualités du nomade. Les Avot étaient des bergers. Quand ils arrivent en Égypte, les Bné Israël doivent aller à Goshen et sont encore des bergers. Mais à la mort de Yossef, ils sortent de Goshen et se répandent dans toute l'Égypte ; cela tourne mal. Moshé va être berger chez Yithro son beau-père, c'est durant cette période que D. se révèle à lui. Cette idée de vivre dans le provisoire, de ne pas s'installer, qui est la caractéristique du nomade, est fondamentale. En effet, les Bné Israël sont appelés à recevoir une terre, et la Torah ne veut pas qu'ils s'y installent à la manière des autres peuples. Les mitsvot comme la *shemita* et le *yovel* viennent rappeler aux Bné Israël qu'ils n'ont pas le droit de s'y comporter en propriétaires. Le Mishkan est un Beth Hamikdash portatif, on le monte et on le démonte en permanence. C'est un Beth Hamikdash pour nomades ! Et d'ailleurs, le Mishkan n'a pas été détruit, à la différence des deux Baté Mikdash construits en dur.

Avant d'être un peuple, les Bné Israël doivent faire l'expérience – cette fois collective – du nomadisme, pour ne pas tomber dans le piège du propriétaire et rester toujours en mouvement. Il s'agit de rester vivant ; le mouvement est en effet la marque de la vie. L'étude de la Torah exige une capacité de mise en mouvement, de bouleversement de soi-même.

Les Bné Israël ont souffert d'une manière incroyable pendant cet exil.

Pourquoi cette souffrance, quelle en était la cause ? Et pour quoi, dans quel objectif ?

Suivant Rav Ovadia Sforno, les Bné Israël qui sont descendus en Égypte étaient des personnages considérables, c'est pourquoi ils sont nommés un par un dans le texte. Après la mort des enfants de Ya'akov, ils deviennent anonymes, interchangeables, leur seule aspiration est de s'assimiler. Ils pullulent à la manière des insectes (c'est la racine de *vayishretsou*), ils courent toute leur vie vers le précipice, sans vision, sans projet (Sforno décompose en effet le mot *shératsim*, qui veut dire « insectes », en deux parties : *shé-ratsim*, « ceux qui courent »).

Certains Midrashim disent même que les Bné Israël avaient cessé de pratiquer la brit mila pour ressembler aux Egyptiens ! Les ‘Hakhamim l’interprètent comme une pulsion de mort, c’est une forme inconsciente de suicide. Mais leur tentative d’assimilation a été mise en échec par Pharaon qui les a repoussés. Hashem a fait en sorte que les Egyptiens soient littéralement dégoûtés des Bné Israël (et oublient qu’ils descendaient de Yossef). Sforno laisse donc entendre que les persécutions étaient justifiées ; il ne le dit pas pour exonérer Pharaon, son but est d’expliquer la fondation de ce peuple dont les membres avaient perdu leur identité en l’espace de deux générations.

Cet enseignement de Sforno est très dérangent, parce qu’il s’oppose à de nombreuses sources – majoritaires – d’après lesquelles les Bné Israël n’ont pas été influencés par leur environnement (ils n’ont pas changé leurs noms, leur langue ni leurs vêtements).

L’usage du verbe *vayishretsou* (« ils ont pullulé comme des insectes ») est effectivement insupportable ; à partir de là, Sforno semble vouloir expliquer la souffrance des Bné Israël. Elle viendrait comme conséquence de leur conduite.

On ne comprend pas très bien pourquoi Sforno est allé chercher une explication à la souffrance des Bné Israël, car elle avait été annoncée à Avraham dès le *brit ben habétarim*. Comme on l’a vu dans le *Sifri*, Avraham a choisi pour ses descendants que la peine de mort soit commuée en exil. Pourquoi Sforno va-t-il donc chercher une autre raison ? Il ouvre une voie difficile en essayant d’identifier ce qui a provoqué l’esclavage, les persécutions, l’aliénation. Même si cela correspond à un décret divin, la conduite et le libre-arbitre de l’homme jouent un rôle.

Une question se pose : si l’on dit que les quatre exils viennent compléter l’exil en Egypte (car nous n’avons pas réussi à tenir jusqu’au bout), comment se fait-il que des raisons bien précises soient avancées par ailleurs pour expliquer ces quatre exils ?

A la fin de Kippour, dans le rite sépharade, la tefila de Neila est introduite par le fameux *piyout* : אל נורא עלילה / *E-l nora ‘alila*. D. est terrible avec Ses prétextes. Comme l’explique le Midrash, Adam Harishon proteste auprès d’Hashem : Tu dis que c’est à cause de moi que l’homme est devenu mortel, mais la mort était déjà inscrite dans la Torah bien avant la Création du monde ! De même, Moshé Rabbenou proteste : Tu dis que c’est à cause de mes fautes que je n’entrerais pas en Erets Israël, mais il est écrit dans la Torah que c’est Yehoshoua qui va les y conduire !

D. prend des prétextes pour faire ce qu’Il avait décidé de toutes manières. Il y a des décrets divins qui peuvent se présenter comme la conséquence d’actions accomplies par les Bné Israël. Hashem fait coïncider les deux. Ici aussi, on pourra dire que le décret divin était cet exil promis à Avraham ; et pour ce qui concerne les quatre exils ultérieurs (qui viennent le compléter), Hashem les a fait coïncider avec les fautes des Bné Israël.

Voyons maintenant la seconde question : pour quoi fallait-il cette souffrance, dans quel but ? La réponse, c’est que la souffrance nous qualifie pour recevoir la Torah.

La souffrance est la source des actes humains les plus décisifs. On ne peut pas obtenir une métamorphose profonde sans l'expérience de la vulnérabilité, de la fatigue, de la dépression même. Mais comment cette expérience hors normes (un esclavage d'une brutalité inimaginable) peut-elle déboucher sur quelque chose de normal ? D'autant que tous les hommes qui avaient plus de vingt ans à la sortie d'Egypte ont été condamnés à mourir suite à l'épisode des explorateurs ; c'est donc un peuple complètement déséquilibré qui arrive en terre de Kena'an. Qui reste-t-il pour raconter ce qui s'est passé, les dix plaies d'Egypte, la traversée de la Mer Rouge, le don de la Torah au Sinäï, les miracles quotidiens dans le désert (la manne, les nuées, les puits de Myriam) ? Le récit sera fait par des femmes, qui pourront dire : nous y étions avec nos enfants. Et aussi par les enfants qui sont devenus adultes entre temps, mais ne sont pas comptés dans les 60 myriades qui sont sorties d'Egypte. A l'exception de Yehoshoua et de Kalev, toute une génération d'hommes a disparu !

Le verset dit (*Mishlé*, 13, 24) : חושך שבטו שונא בנו ואהבו שחרו מוסר.

« Celui qui ménage son bâton déteste son fils, et celui qui l'aime le libère en le cadrant. »

Les 'Hakhamim disent qu'il y a plusieurs sortes d'amour dans le monde. La nature de l'amour, c'est le désir de proximité avec l'être aimé. D'après *'Hazzal*, l'amour le plus fort est celui des parents pour leurs enfants (car les enfants sont une partie d'eux-mêmes). Rav Wolbe enseigne qu'il y a deux types de bâtons : le bâton qui sert à corriger, et le bâton agréable que l'on appelle 'une carotte'. Il faut utiliser les deux, et Rav Wolbe était pour la carotte.

Le mot מוסר / *moussar* à la fin du verset s'apparente au verbe אוסר, emprisonner. Cadrer son enfant, c'est l'éloigner de ce qui l'emprisonne, de ce qui est étranger à lui.

Le fondement de l'esclavage en Egypte, disent les 'Hakhamim (surtout de tendance kabbaliste) provient de cet amour du type parent / enfant. Les épreuves sont là pour nous attacher très fort au positif et extirper tout ce qui est négatif. Dans la berakha récitée en sortant des toilettes, nous disons : ומפליא לעשות : אשר יצר את האדם בחכמה, qui a formé l'homme avec sagesse, et terminons : ומפליא לעשות, qui a créé quelque chose d'extraordinaire. Il y a cette idée de repousser le superflu, qui devient un déchet. Tout cela, grâce à la sagesse de l'humain qui lui donne la capacité de choisir.

את אמר לחכמה אחתי את, « dis à la sagesse, tu es ma sœur » (*Mishlé*, 7, 4). *'Hazzal* expliquent : si la chose est aussi claire pour toi que le fait que ta sœur t'est interdite, alors choisis cette chose. Il faut choisir en étant sûr de son choix. La sagesse de l'homme lui permet de déterminer ce qui est à garder et ce qui est à jeter.

L'exil en Egypte était gouverné par la *mida* de *'hokhma*, c'est la sagesse divine qui était à l'œuvre pour fixer ce qui pouvait être inclus dans la construction de cette génération et ce qu'il fallait éloigner. Il y a toujours dans les épreuves un mouvement de rejet des déchets grâce auquel le mal est repoussé et le bien devient plus pur.

Rav Israël Salanter enseigne : האדם חופשי בדמיונו ואסור במושכלו : « l'homme est libre dans son imagination et prisonnier dans sa compréhension ». La rupture des liens qui l'entravent se fait

au niveau de l'imagination ; et la force qui attache l'homme à ce à quoi il doit s'attacher, c'est le *sekhel*, son intelligence.

Hashem déverse chaque jour du '*hessed* pour maintenir le monde qu'Il a créé. Le contenu du '*hessed*, c'est l'amour ; on ne fait du '*hessed* qu'avec un être aimé, sinon c'est un investissement intéressé. Hashem assure donc la pérennité du monde, mais il fallait auparavant créer un lieu qui soit le réceptacle de ce '*hessed*. Ce lieu est la source de l'amour lui-même, et c'est par la '*hokhma* qu'il a été créé (כלם בחכמה עשית). La sagesse est l'intériorité du '*hessed*.

La '*hokhma* du processus de création est singulière car elle est la source de l'amour le plus profond qui soit, l'amour des parents envers leurs enfants. Le contenu subtil d'une goutte de semence est la manifestation de ce point de '*hokhma*. Justement, en Egypte, quand Hashem s'adresse à Pharaon, Il se réfère à בכרי ישראל, « mon fils aîné Israël ».

C'est la '*hokhma* qui gouverne cet exil, on le voit avec la fécondité extraordinaire des Bné Israël en Egypte : plus ils étaient opprimés, plus ils se multipliaient. Les Egyptiens ont tout fait pour les empêcher d'avoir des enfants. Mais le processus a fait exploser les limites naturelles dans ce monde-ci. La pression, la détresse où ils étaient plongés, a été la cause de cette croissance démographique, justement parce que l'esclavage provenait de la '*hokhma*. Plus on les faisait souffrir, plus ils proliféraient ; aucune théorie ne peut expliquer cela.

Les 'Hakhamim utilisent l'expression קבלת יסורים, le fait d'accepter les souffrances. En supportant les souffrances, l'homme révèle quelle partie de sa personnalité il est prêt à annuler devant la volonté divine. Il n'y a pas de passivité face aux souffrances, on peut les accepter ou les rejeter (en se révoltant contre elles) ; un choix est effectivement proposé.

L'homme se distingue précisément des autres créatures par sa capacité de choisir. Accepter les souffrances, c'est ressentir la nécessité de s'écraser devant Hashem (c'est-à-dire devant Hashem et rien d'autre). La souffrance dévoile la profondeur de notre lien avec Hashem, cette *devekout* qui aboutira au don de la Torah. Les Bné Israël vont accepter la Torah sans même savoir ce qu'elle contient, parce qu'elle est donnée par Hashem ; Moshé Rabbenou a ajouté de sa propre initiative une journée de préparation, afin que les Bné Israël prennent une part active au processus.

Comment les Bné Israël ont-ils été libérés ? Le passouk dit que D. a entendu leur cri. Pour Rambam, le cri – issu de la souffrance – est l'ancêtre de la prière. Pour le *Ohr Ha'hayim*, la souffrance elle-même est une forme de prière. Mais quand on regarde le texte, il apparaît que les Bné Israël sont sortis d'Egypte parce que D. s'est souvenu de la promesse faite aux Avot. Le cri a entraîné le souvenir. Les Bné Israël se sont plaint quand la situation s'est aggravée à cause du nouveau décret de Pharaon (qui les a obligés à chercher la paille dans les champs pour fabriquer leur quota de briques, suite à la première intervention de Moshé). Par ailleurs, '*Hazal* disent que les Bné Israël n'avaient aucun mérite justifiant la sortie d'Egypte, alors Hashem leur a donné deux mitsvot : la brit mila et le korban Pessa'h.

Donc dans les deux cas, pour le cri comme pour les mérites, c'est Hashem qui était à la manœuvre, ce que les 'Hakhamim appellent אַתְּעִירוּתָא דְלַעֲלָא, « l'éveil d'en-haut ». Il n'y avait même pas de mérite en amont : les Bné Israël ont accompli le korban Pessa'h alors qu'ils avaient déjà un pied dehors, le bâton à la main et la ceinture aux reins ! Toute la sortie d'Egypte est sous le signe de אַתְּעִירוּתָא דְלַעֲלָא, nous n'y sommes quasiment pour rien. A partir de là, nous devenons un peu plus actifs pour en arriver au don de la Torah, c'est ce que voulait Moshé en ajoutant un jour de préparation qui exprime « l'éveil d'en-bas », אַתְּעִירוּתָא דְלַתְתָּא.

L'esclavage qualifie les Bné Israël pour recevoir la Torah et devenir le peuple d'Hashem. Bien entendu, toute l'humanité est le peuple d'Hashem ; il y a ici un jeu de rôles. Hashem accepte de faire comme s'Il était le dieu spécifique de ce peuple.

« Sefer Habrit »

מוצש"ק פרשת יתרו - 26 janvier 2019

ע"ה Michèle Malka Djoar bat Dona Sananès *Le'elouy nishmat*

Pour la *refoua shelema* de Avraham ben Dina (Marc Mergy)

Pour la *refoua shelema* de Léa bat Henriette

Nous avons lu ce matin que Hashem a parlé aux Bné Israël et leur a donné les fameuses dix paroles. L'acceptation de la Torah par les Bné Israël s'est concrétisée quand ils ont proclamé *na'assé venishma'* / נעשה ונשמע, « nous ferons et nous entendrons » (c'est une inversion de l'ordre naturel des choses). La Guemara *Shabbat* enseigne que Hakadosh Baroukh Hou s'est étonné de cette capacité à faire passer le *na'assé* / נעשה avant le *nishma'* / ונשמע. Beaucoup a été écrit à ce sujet, je voudrais rapporter ce soir un enseignement du Gaon de Vilna.

Dans le livre de *Devarim*, on voit qu'Hashem avait préalablement proposé la Torah à tous les peuples. Le Gaon dit que lorsque Hashem a proposé la Torah à Essav, celui-ci a refusé. Hashem lui a dit : tu dois donner quelque chose à Israël, puisque tu te dispenses d'accepter la Torah et qu'Israël va le faire à ta place. Ce que Essav a donné à Israël, c'est la capacité de dire *na'assé*, « nous ferons » ; le verbe נעשה est justement construit à partir du nom de Essav (il est « fait », עשו). Donc Essav a donné à Israël sa capacité de faire. Et le même scénario s'est produit avec Yishmaël, qui a donné à Israël sa capacité d'entendre (c'est la racine de son nom, ישמעאל). Les Bné Israël ont reçu le *na'assé* de Essav et le *nishma'* de Yishmaël, mais ils ont inversé l'ordre ; c'est là le secret. D'après le Gaon, le *na'assé* et le *nishma'* proviennent de l'ensemble des nations, puisque Essav et Yishmaël sont les représentants des soixante-dix peuples de la terre.

Le Gaon ajoute quelque chose à propos du changement qui est intervenu chez les Bné Israël lorsqu'ils ont accepté la Torah. Le Midrash sur le début de Meguilat Ruth rapporte que Rabbi Yo'hanan cite le verset (*Tehilim*, 50, 7) : שמעה עמי ואדברה : « écoute Mon peuple, Je vais parler. » D'où les Bné Israël ont-ils mérité qu'Hashem les appelle עמי, « Mon peuple » ? Il a créé le monde entier, donc tous les peuples sont à Lui ! Et le Midrash de répondre : c'est parce qu'ils ont dit *na'assé venishma'* au Sinai.

On sait que le דבור / *dibour* désigne une parole dure, par opposition à la אמירה / *amira* qui est plus douce. D'après le Gaon, il y a une autre différence : le *dibour* est une injonction formulée sans raison ni justification, tandis que la *amira* est accompagnée d'une explication. Dans parashat *Vaet'hanan*, il est rapporté que les Bné Israël s'exclament : למה נמות : nous ne pouvons pas supporter d'entendre le *dibour*. כי מי כל בשר אשר שמע קול אלקים חיים מדבר מתוך האש כמנו ויחי, « car quel être de chair peut entendre la voix du D. vivant parler du milieu du feu comme nous, et rester vivant ? » Ils demandent donc à Moshé d'y aller : קרב אתה ושמע את כל אשר יאמר ה' אלקינו :

« approche-toi et écoute tout ce que dira Hashem notre D. », cette fois c'est la *amira* qui est mentionnée, la parole douce, c'est-à-dire les mitsvot avec leurs raisons (les טעמי המצוות). Ensuite, Moshé les leur répétera, mais sans les raisons des mitsvot : ואת הדבר אלינו, on revient au *dibour*, à la parole dure. Alors : ושמענו ועשינו, « nous entendrons et nous ferons ».

Hashem appelle les Bné Israël « Mon peuple », ils sont arrivés à ce niveau si élevé parce qu'ils ont demandé à Moshé de leur transmettre les mitsvot sans la moindre explication et les ont acceptées en tant que décrets du Roi. C'est ce que dit le verset de *Tehilim* : שמעה עמי, « écoute Mon peuple », pourquoi est-il appelé ainsi ? ואדברה, parce qu'il a demandé à entendre un דבור / *dibour* (une parole dure).

Dans parashat *Yithro*, le passage relatif au don de la Torah commence ainsi :

בחדש השלישי לצאת בני ישראל מארץ מצרים ביום הזה באו מדבר סיני

« Le troisième mois depuis la sortie des Bné Israël du pays d'Égypte, en ce jour ils arrivèrent au Mont Sinäi. »

Le *Meshekh 'Hokhma* relève que dans toute la Torah, on ne trouve nulle part d'expression comme בחדש השלישי (« le troisième mois »), sans que ce soit précédé par un ו qui signifie « et ». Il y a ici une rupture radicale, quelque chose change du tout au tout. C'est le début d'un nouveau texte, sans conjonction pour le lier à un texte précédent. Le don de la Torah marque un commencement, de la même manière que le récit de la Création.

C'est vers la fin de parashat *Mishpatim* que les Bné Israël ont dit *na'assé venishma'*. Au chapitre 24, Hashem demande à Moshé de monter vers Lui avec Aharon, Nadav, Avihou et les soixante-dix anciens. Seul Moshé va s'approcher vraiment d'Hashem ; quand il revient, il rapporte au peuple les paroles d'Hashem, et le peuple répond d'une seule voix : « tout ce qu'a dit Hashem, nous ferons ». Ce n'est pas encore *na'assé venishma'*, juste *na'assé*.

Moshé Rabbenou a écrit toutes ces paroles d'Hashem. Au matin, il a construit un autel au pied du Sinäi, avec douze stèles correspondant aux douze tribus. Et les *bekhorot* ont apporté des korbanot (à ce moment-là, la *avoda* était effectuée par les premiers-nés). Dans les korbanot, il y a deux parties : un travail qui est fait avec le sang (des aspersion) et un travail qui est fait avec la chair de l'animal (si c'est une *'ola*, tout est brûlé ; dans les autres cas, *'hatat* ou *shelamim*, c'est mangé par les propriétaires du korban ou par les Cohanim). Moshé Rabbenou a recueilli le sang et en a aspergé la moitié sur l'autel qui avait été construit. Il a pris ensuite *Sefer Habrit* (le livre de l'alliance qui est notre sujet ce soir), l'a lu aux oreilles du peuple, et c'est là que le peuple a proclamé : « tout ce qu'a dit Hashem, nous ferons et nous entendrons » (*na'assé venishma'*). Alors Moshé a pris l'autre moitié du sang et l'a aspergé sur les Bné Israël en disant : voici ce sang de l'alliance qu'Hashem a tranchée avec vous sur toutes ces paroles.

Ce texte dans parashat *Mishpatim* apparaît après les *'asseret hadibérot* ; mais Rashi considère qu'il n'est pas à sa place. D'après lui, ce passage où les Bné Israël disent *na'assé venishma'* précède les *'asseret hadibérot* que nous avons lues ce matin dans parashat *Yithro*. Ramban et d'autres ne sont pas d'accord.

Rashi soutient que l'alliance est un préalable à la révélation du Sinai. Hashem ne parlera pas avant que les Bné Israël n'entrent dans une alliance.

Qu'y a-t-il dans ce *Sefer Habrit* que Moshé leur a lu ? Rashi dit qu'il contient tout le récit depuis *Bereshit* jusqu'à *Matan Torah*, ainsi que les mitsvot reçues à Mara et les sept mitsvot des Bné Noa'h. Moshé raconte ces paroles d'Hashem, les met par écrit et les lit publiquement ; ce sont des instructions pour se préparer à la révélation. Donc selon Rashi, lorsque les Bné Israël ont dit *na'assé*, c'était en réponse aux mitsvot données à Mara et aux sept mitsvot des Bné Noa'h, ils n'ont pas dit *na'assé* sur les 613. Selon les autres commentateurs, leur acceptation porte bien sur les 613 mitsvot.

Ramban objecte à la démarche de Rashi : il est difficile de concevoir que le verbe ויספר (« il a raconté ») concerne des lois connues depuis longtemps. On voit pourtant au début de parashat *Yithro* que Moshé raconte à son beau-père des événements dont il est déjà au courant (c'est précisément pour cela qu'il est venu). Mais il y a aussi la joie que Moshé met dans son récit, tout ce qu'il exprime à cette occasion. C'est également le cas ici, Moshé raconte aux Bné Israël l'histoire du monde depuis la Création jusqu'à leur sortie d'Égypte ; mais avant cela, il y a eu les korbanot et la première aspersion de sang. Ensuite intervient la lecture du *Sefer Habrit* (à laquelle les Bné Israël répondent *na'assé venishma*) et la seconde aspersion du sang.

L'alliance est un engagement qui dépasse de loin tout ce qui est dit explicitement. Au-delà de l'obéissance aux lois, c'est d'une rencontre avec Hashem qu'il s'agit. Cette histoire qui est écrite, lue et enregistrée va être la base de la Torah et la condition pour la recevoir.

Rambam enseigne dans *Hilkhot Melakhim* (au neuvième chapitre) :

על ששה דברים נצטווה אדם הראשון על ע"ז ועל ברכת השם ועל שפיכות דמים ועל גילוי עריות ועל הגזל ועל
הדינים

« Adam Harishon a reçu six mitsvot : l'idolâtrie, le blasphème, le meurtre, les conduites incestueuses, le vol et l'obligation de faire respecter des lois. »

אע"פ שכולן הן קבלה בידינו ממשנה רבינו והדעת נוטה להן מכלל דברי תורה יראה שעל אלו נצטווה

« Bien que toutes soient connues par tradition depuis Moshé Rabbenou et que l'esprit incline à les comprendre [ce sont des lois naturelles], c'est ici que la Torah enjoint les Bné Israël de respecter ces mitsvot. »

הוסיף לנה אבר מן החי

« Il a ajouté à Noa'h l'interdit de consommer la chair prélevée d'un animal encore vivant. »

On arrive donc bien aux sept mitsvot des Bné Noa'h (ou 'lois noa'hides). Mais une fois que nous avons accepté la Torah, cela ne nous concerne plus a priori, puisque nous ne sommes plus des Bné Noa'h ! Pour Rambam, ce n'est pas une question : il considère en effet que les 613 mitsvot sont construites à partir des 7 mitsvot des Bné Noa'h.

Rambam poursuit :

כן היה הדבר בכל העולם עד אברהם בא אברהם ונצטווה יתר על אלו במילה והוא התפלל שחרית

« Les choses sont restées en l'état jusqu'à Avraham, qui a reçu en plus la mitsva de mila et a prié sha'hrit. »

C'est étonnant : si nous accomplissons la mila aujourd'hui, c'est parce que cette mitsva nous est donnée dans parashat *Tazria*. L'injonction reçue par Avraham concerne tout au plus les descendants de Ketoura, pas nous !

ויצחק הפריש מעשר והוסיף תפלה אחרת לפנות היום

« Yits'hak a prélevé le ma'asser et a ajouté une autre prière, vers la fin de la journée [min'ha]. »

ויעקב הוסיף גיד הנשה והתפלל ערבית

« Ya'akov a ajouté l'interdit de consommer le nerf sciatique et a prié 'arvit. »

[Ce n'est pas bien clair car 'arvit n'a pas le même caractère d'obligation que sha'hrit et min'ha.]

ובמצרים נצטווה עמרם במצות יתירות עד שבא משה רבינו ונשלמה תורה על ידו

« En Egypte, Amram a reçu d'autres mitsvot jusqu'à ce que vienne Moshé Rabbenou et que la Torah soit complétée par lui. »

[Rambam ne précise pas de quelles mitsvot il s'agit ; certains disent qu'en se remariant avec Yokheved, Amram a institué la 'houpa et les *kidoushin*.]

Une quinzaine de mitsvot avaient déjà été données. Donc Moshé n'apparaît pas comme ayant donné les 613, il a complété celles qui manquaient !

Cela va bien avec le *Sefer Habrit*, qui contenait des mitsvot que les Bné Israël avaient acceptées en préalable à *Matan Torah*.

Juste avant ce chapitre consacré à la structure des mitsvot, Rambam enseigne :

כל המקבל שבע מצות ונזהר לעשותן הרי זה מחסידי אומות העולם ויש לו חלק לעולם הבא

« Quiconque accepte les sept mitsvot et fait attention à les observer fait partie des gens pieux parmi les nations [les 'hassidé oumot ha'olam] et a part au monde à venir. »

On ne parle pas d'un strapontin dans le monde à venir, mais d'une place à part entière. Il y a toutefois une condition pour faire partie des *'hassidé oumot ha'olam* :

והוא שיקבל אותן ויעשה אותן מפני שצוה בהן הקב"ה בתורה והודיענו על ידי משה רבינו שבני נח מקודם נצטוו בהן

« Ceci, uniquement s'il les accepte et les observe parce que Hakadosh Baroukh Hou les a ordonnées dans la Torah et nous les a transmises par l'intermédiaire de Moshé Rabbenou. Car les Bné Noa'h y sont astreints depuis toujours. »

Les Bné Israël, avant de recevoir les *asseret hadibérot*, ont accepté une alliance avec Hashem – sur la base du *Sefer Habrit* – qui leur donne le même statut que les *'hassidé oumot ha'olam*.

Qu'est-ce qu'une alliance ? Dans son commentaire sur le *Sefer Yetsira*, le Gaon de Vilna explique ainsi : un homme a un ami très cher, il ne veut pas s'en séparer mais ils ne peuvent pas être ensemble. Alors il lui donne quelque chose qui lui tient à cœur, et par là ils resteront liés. Grâce au *brit*, les deux parties ont l'assurance qu'elles ne seront pas séparées. C'est pourquoi la Torah parle de « trancher une alliance » : on coupe quelque chose de soi et on le donne à l'autre. Le Mishkan joue ce rôle d'intermédiaire, mais c'est éminemment dangereux : les Bné Israël devaient faire exactement ce qu'Hashem avait prescrit, le moindre écart aurait transformé leur *avoda* en culte idolâtre (on peut embellir la mitsva en apportant un animal de premier choix comme korban, mais rien ne peut être changé dans la structure du Mishkan).

L'alliance avec Hashem matérialise le lien, l'attachement que nous avons avec Hashem. Les *lou'hot* sont une part de divinité, elles appartiennent à Hashem et Il nous les a données. Quand un homme donne les *kidoushin* à une femme (sous la forme d'une bague par exemple), elle est *mekoudeshet*. A ce moment-là, c'est l'homme qui est dans les mains de cette femme : il lui a donné une partie de ce qui est à lui et ne peut plus se séparer d'elle (il faut pour cela un *guet*). Quand Moshé a brisé les *lou'hot*, les lettres se sont envolées mais les débris sont restés, ils sont conservés dans le *aron hakodesh*. Nous « tenons » encore Hashem !

Le Maharal le dit un peu différemment : les dix paroles sont le lien entre la cause et la conséquence. C'est pourquoi il y avait deux tables : la première où étaient gravées cinq mitsvot entre l'homme et D. (la cause) et la seconde où étaient gravées cinq mitsvot entre les hommes (la conséquence). Le reste de la Torah, dit le Maharal, vient pour la perfection de l'homme.

'Hazzal enseignent que les lettres du mot אנוכי – par lequel commencent les dix paroles – sont les initiales de נפשי כתיבת יהבית, « c'est Mon âme que j'ai écrite et que J'ai donnée ». Le discours d'Hashem qui est gravé dans les *lou'hot*, c'est l'âme d'Hashem, si l'on peut s'exprimer ainsi !

Pour Rashi, il y a d'abord une alliance entre Hashem et le Klal Israël. Et c'est dans le cadre de cette alliance déjà existante qu'Hashem va parler. Cette alliance porte sur le récit de la Création (de *Bereshit* jusqu'à *Matan Torah*). Dans ce texte, Hashem expose כחה מעשיו, « la force de Ses actions », le potentiel qui est contenu dans Ses actions. Ce texte est là pour que nous puissions comprendre quelque chose à ce qui va venir après, à l'histoire d'Israël.

David Hamelekh dit dans *Tehilim* (119, 92) : לולי תורתך שעשעי אז אבדתי בעניי, si la Torah n'avait pas été mon jeu, mon plaisir, j'aurais péri dans ma misère. Alors qu'ils étaient réduits en esclavage, les Bné Israël étudiaient d'un shabbat à l'autre dans des rouleaux. Le Midrash parle d'un jeu (שעשע), ils prenaient plaisir à interpréter et réinterpréter ces textes.

Ce jeu est fondamental, c'est le secret de leur survie. Les Bné Israël étaient écrasés de travail mais ont conservé une certaine légèreté grâce au plaisir de la spéculation intellectuelle.

Le plus grand ennemi de Pharaon est la capacité à lire, à se réappropriier les mots du passé pour regarder les choses différemment et échapper à l'inertie. La Torah est lue, étudiée, interprétée... mais de façon plus vitale encore, la Torah est là pour jouer, pour donner de la légèreté.

Ce *Sefer Habrit*, ce livre d'avant les livres, leur a permis de s'entraîner à relire le passé, à réinterpréter le passé sans cesse. C'est la condition pour être à même de recevoir la Torah, qu'il faut continuer à faire vivre en l'étudiant comme si elle nous avait été donnée aujourd'hui même.